

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

—Allez, mademoiselle, dans cette famille de braves gens, il y a, comme vous le voyez, bien des douleurs... Mais si on ne fait point de fête, cela n'empêchera pas que chacun de nous offre un cadeau à Catherine. On lui ménage des surprises. Si on ne rit guère, les cœurs seront attendris, et cela vaut autant.

—Cela vaut mieux ! dit Cyprienne.

Elle hésita un moment, puis, prenant son parti en brave fille qu'elle était, la jeune fille posa la main sur l'épaule de Néra.

—Et Pierre ? demanda-t-elle.

Le visage de la bohémienne s'éclaira.

—Voilà le vrai bouquet ! dit-elle ; seulement, c'est un secret. Je vous le dis à vous, parce que vous n'en parlerez à personne... Nous attendons Pierre...

—Tu en es sûre ?

—Il m'a écrit, à moi, afin d'être certain que sa lettre ne serait pas lue... Quand Catherine a vu le facteur, elle m'a demandé de qui était la lettre. Mademoiselle, j'ai menti... j'ai répondu : " De mon parrain."

—Est-ce qu'il revient ? a repris mère Catherine.

—Oui, on l'attend.

—Quel bonheur ! Néra, il est si bienfaisant, si peu fier. C'est un de ces riches qui devraient toujours habiter leurs terres, pour semer le bien autour d'eux !

—Je serais pour ma part bien heureuse de le revoir.

—Sans rien ajouter, j'ai rejoint Louise et Marie, pour leur annoncer la grande nouvelle. Songez-y donc ! Voilà trois ans qu'il est parti. Nous allons le trouver bien changé... Peut-être a-t-il des moustaches et des galons ! Il est si intelligent, si travailleur, et puis, vous ne savez pas, l'ambition lui est venue. La veille de son départ, il causa longuement avec Catherine, et j'entendais de temps en temps sa voix s'élever : " Je deviendrai officier, s'il le faut, pour le mériter ! disait-il, mais elle sera ma femme ! " Catherine semblait vouloir lui faire comprendre que jamais il n'atteindrait un pareil bonheur. Mais Pierre s'entêtait dans sa volonté et dans son espérance. " Combien faut-il donc de temps afin de devenir assez instruit pour passer officier ? Mon maître d'école affirme que je suis intelligent, j'ai de la mémoire, et ce que je veux, je le veux bien ! Oui, oui, j'aurai l'épaulette si elle a le courage de m'attendre." Catherine le prit dans ses bras : Tu vas l'aimer plus que moi ! dit-elle. —Non, mais autrement ; tu gardes mon âme, elle mon cœur."

—Il a dit cela, Néra ?

—Et bien d'autres choses que je ne saurais répéter. Tenez, voulez-vous voir la lettre ?

—Donne, fit Cyprienne avidement.

La bohémienne la tira de sa poche et la tendit à la fille du menuisier. Vraiment, il devenait difficile de croire que l'apprenti de Devor, le menuisier accoutumé au maniement de lourds outils, avait acquis cette belle, large et ferme écriture ; l'orthographe était bonne, et Cyprienne, en constatant ces progrès, sentit des larmes lui monter aux yeux.

Depuis le jour de son départ, Pierre ne lui avait point écrit. C'était un de ces êtres silencieux qui savent subir la douleur et vivre d'une lointaine espérance. Les quelques mots que Cyprienne avait laissés tomber dans son cœur ne pouvaient engager son avenir. Le père était là. Un père riche, glorieux d'une fortune lentement amassée, et qui, sans doute, rêvait de marier sa fille à un notaire de campagne ou à un médecin de village, ce summum de l'ambition des enrichis. De quel droit troublerait-il la vie de Cyprienne et la vieillesse du père ? Pierre et la jeune fille avaient, sous l'empire d'un sentiment vrai, échangé des confidences qui les liaient dans le secret de leurs pensées. Mais les réflexions de Catherine troublèrent le soldat. Il se demanda si réellement il n'avait pas eu tort, et résolut de ne point engager davantage Cyprienne dans une voie dangereuse. Mais, au fond de son âme, le souvenir resta aussi vif, la tendresse aussi profonde, et les efforts qu'il fit au régiment n'eurent d'autre but que de se rapprocher de la fille du riche menuisier.

A travers l'écorce des mots, Cyprienne devinait mille choses tendres pour elle. Il ne la nommait point, mais combien il y songeait !

—Tiens-tu beaucoup à la lettre ? demanda la jeune fille à la Tzigane.

—Moi, mademoiselle...

—Oui, toi.

—Oui et non ; pourquoi ?

—Je la garderais pour la montrer à mon père.

—Gardez-la donc, mademoiselle, votre père aime les bonnes gens, il connaît Pierre, puisqu'il a travaillé au moulin...

Néra s'arrêta, puis, brusquement, avec la franchise de sa nature primesautière :

—Mais il vous a sauvé la vie... Je me souviens, maintenant... il veut devenir officier pour épouser une femme au-dessus de lui... cette femme, c'est vous...

—Tais-toi ! tais-toi ! dit Cyprienne.

—Avec tout le monde, oui, sans doute. Oh ! aimez-le ! jamais vous ne trouverez un homme plus doux, plus empressé de vous plaire... Vous serez heureuse si vous avez le courage de lutter pour lui, et, j'en suis certaine, maintenant, ce courage vous l'aurez.

—Ah ! petite Néra ! tu dis vrai, je l'aurai, et je te le prouverai. La bohémienne se leva, rangea une corbeille, puis tout à coup, sur la cheminée, avisant un groupe d'albâtre :

—Qu'est-ce que cela représente, mademoiselle ?

—Ne le vois-tu pas ?

—Un oiseau qui déchire sa poitrine, tandis que sa couvée plonge le bec dans la plaie... Pauvre oiseau, qui se tue pour la nourrir...

—Oui, répondit Cyprienne. On en a fait le symbole de l'amour maternel, dévoué jusqu'à la mort... Et souvent, sous cet emblème, les sculpteurs se sont plu à représenter la charité du Christ.

Les mains de Néra se joignirent, et son visage exprima une convoitise ardente. Cyprienne saisit cette expression sur la physiologie mobile de la Tzigane, et, prenant gracieusement le groupe :

—Te ferait-il plaisir, Néra ?

—Oh ! vous ne sauriez comprendre à quel point je serais heureuse de le posséder. Et cependant, je vous l'avoue, mademoiselle, je ne le garderai pas... Je le désire pour l'offrir à Catherine... Vous ne le savez peut-être pas, mais dans le village on l'a surnommée la *Mère Pélican*. Je comprends maintenant ce que ce mot veut dire. Elle a élevé ses dix enfants, et quand l'un d'eux a manqué à sa couvée, elle l'a remplacé par la Tzigane perdue dans le bois... Oui, je voudrais donner ce soir ce groupe à ma mère adoptive. Il nous rappellerait à tous qu'à chaque heure du jour et de la nuit, elle nous a prodigué ses sueurs et le sang même de son âme.

—Prends-le donc, petite Néra ; la plus heureuse de nous deux c'est moi.

Néra se jeta au cou de Cyprienne.

—Faudra-t-il dire quelque chose à Pierre ?

—Non, dit la jeune fille, non ; ce n'est point de la sorte que je veux lui rappeler nos mutuelles promesses. Au revoir, Néra, à bientôt !

La bohémienne reprit sa corbeille vide et descendit l'escalier.

Elle avait envie de chanter et de rire, à cette heure. Pierre revenait, elle venait de parler de François, elle rapportait un magnifique cadeau pour Catherine.

Cyprienne, assise près de la fenêtre, continuait à rêver en suivant de l'œil le cours du Morin. Mais, cette fois, elle se revoyait, non plus dans le passé, mais dans l'avenir, appuyée au bras d'un homme qui, par amour pour elle, s'était élevé progressivement. Le moulin continuait à moudre, faisant de l'or à mesure que s'envolait la fleur du froment ; et lentement, réglant sa marche sur les pas hésitants de son petit-fils, venait le père souriant, heureux, recommençant la vie et la trouvant meilleure depuis qu'il l'avait débarrassée des entraves du faux orgueil et des calculs de l'avarice.

Néra courait sur la route avec des allures de mouette. Elle trouva Catherine, Louise et Mélisse dans le coup de feu du repassage d'une fin de semaine. Le linge fin, parfumé, s'entassait dans des corbeilles. Nichette le prenait à mesure sur la table et l'empilait soigneusement, tandis que Marie, cherchant les livres des pratiques, les rangeait avec le linge.

Les garçons n'étaient point rentrés encore. Quatre heures allaient sonner, et devaient ramener Georges. Il continuait d'aller à l'école, et travaillait avec une assiduité remarquable. Comme il témoignait le désir d'être un jour instituteur, et que ses dispositions concordaient avec ce souhait. Catherine le laissait libre de suivre cette vocation.

Georges, doux, mais taciturne, replié sur lui-même, rongé par un chagrin dévorant, travaillait avec la force que communique le désespoir. Il était si tendre, confiant, doux et bon ; lentement son âme se replia sur elle-même, et il en vint à douter de pouvoir être jamais heureux. L'existence lui semblait un enchaînement de devoirs qu'il s'efforçait d'accomplir, sans attendre pour cela la moindre récompense.

Quand il rentrait, il souhaitait un bonjour grave à sa mère et à ses sœurs ; si le temps était beau, il travaillait ou lisait dans le jardin ; quand il devenait mauvais, il s'enfermait dans un cabinet et n'en sortait qu'à l'heure des repas. Néra lui témoignait une pitié qui le soulageait, tout en demeurant insuffisante à le consoler.

La bohémienne, après avoir aidé rapidement Nichette à remplir